

« L'infini du monde »

Sean James Rose, « Livre Hebdo »

n° 811 du 05/03/2010

S'il est un génie du christianisme, il réside dans le fait d'affirmer que le divin est présent ici-bas dans ce monde. Autrement dit, que le sens de la vie ne se trouve pas ailleurs que dans la vie même. Le christianisme c'est la religion de Dieu fait homme, une religion de l'incarnation. Contrairement à ces religions tragiques toutes tournées vers le passage de vie à trépas, fondées sur la croyance d'un outre-monde plus vrai après la mort, le christianisme place sa vérité dans *l'hic et nunc*, l'existence « ici et maintenant ». Car la vérité n'est pas après la mort mais dans la mort : la mort qui révèle la vérité de la vie. Ce qui fait dire à Jean-Luc Nancy que « *Socrate et le Christ sont le même : leur mort s'ouvre au milieu du monde, ouvrant la vérité de ce monde comme un dehors qui se présente ici même, "divin" si on le veut, "vrai" en tout cas, c'est-à-dire mettant en échec la poursuite indéfinie d'un "sens" final qui se tiendrait en quelque paradis ou demeure d'au-delà.* »

L'auteur de *La Déclosion* (Galilée, 2005) poursuit sa « déconstruction du christianisme » avec un second volume, *L'Adoration*. Il analyse le « *vecteur d'athéisme* » de ce monothéisme (les deux autres religions dites « révélées », judaïsme et islam, partagent ce « *devenir-athée* »). Il souligne ce paradoxe : en se faisant homme par le Christ, Dieu ne divinise pas l'homme mais s'efface en lui, se retire. « *L'homme est cet effacement, il est donc trace, il est vestige impalpable, imperceptible du divin vidé, abandonné.* » En d'autres termes : « *l'homme est l'abandon du dieu* », devient le signe de l'infini, de l'infini (le divin) dans le fini (le mortel).

Déconstruire ne signifie pas détruire et il ne s'agit pas pour le philosophe de substituer au Dieu des chrétiens la Raison des athées. On sait combien cette raison-là a par sa suffisance pu faire de mal dans l'histoire. Il n'est pas non plus question d'effectuer un « retour » mystique. « *Déconstruire le christianisme veut dire : ouvrir la raison à sa raison même, voire à sa déraison.* » Et si ce dépassement de la raison ressemble fort

à de la « transcendance », il n'en faut retenir que « *la valeur uniquement dynamique de ce terme* », qui « *ne désigne pas l'éclat d'un "être" plus ou moins "suprême" mais le mouvement par lequel un existant sort de la simple égalité à soi-même. Ce qui ne veut rien dire d'autre que ; exister au plein sens du mot.* »

Sortir de soi et accueillir un monde qui ne repose sur rien sinon le rapport infini qu'on entretient avec lui, voilà ce que serait l'adoration à laquelle nous exhorte cet essai. L'adoration débarrassée des oripeaux du religieux est la « *parole adressée à ce que cette parole sait sans accès* » ; frémissement « spirituel » au cœur d'un océan d'intelligence technique, ce geste gratuit de la raison déclose se déploie encore dans la poésie et l'art. C'est que « *Le sens du monde est hors du monde* », nous dit Wittgenstein. Disons plutôt que le sens du monde c'est ce sens à jamais fugitif. Et la vérité n'est pas la résolution de l'énigme. « *La vérité révélée est la vérité que ne contient aucune doctrine ni aucune prédication. Elle n'est la vérité d'aucune adéquation ni d'aucun dévoilement. Elle est simple vérité infinie de la suspension du sens : interruption, car le sens ne s'achève pas ; et débordement, car il ne cesse pas.* » : *interruption, car le sens ne s'achève pas ; et débordement, car il ne cesse pas.* »

Lettre(s) de la magdelaine (extraits)

« C'était comme si je m'étais perdu et qu'on vint tout à coup me donner de mes nouvelles. »

André Breton, *L'Amour fou*

Clairement non religieuse, comme l'invention freudienne :
l'adoration (Jean-Luc Nancy).

lettre du 15 mars 2010

« Et si l'Adoration s'en va, sonne, sa promesse sonne : "Arrière ces superstitions, ces anciens corps, ces ménages et ces âges. C'est cette époque-ci qui a sombré !" Il ne s'en ira pas, il ne redescendra pas d'un ciel, il n'accomplira pas la rédemption des colères des femmes et des gâtés des hommes et de tout ce péché : car c'est fait, lui étant, et étant aimé. »

Arthur Rimbaud

Jean-Luc Nancy, *L'Adoration*

La citation de « Génie » dont Jean-Luc Nancy fait remarquer que le "Il" (Il ne s'en ira pas), désigne le Génie du titre, ouvre plus qu'elle ne clôt le second de ses ouvrages - il vient de paraître - portant en sous-titre : *Déconstruction du christianisme* ; tandis que le corps du livre aura été employé à déplier la citation initiale : l'état de l'esprit qui s'éveille est l'adoration (Ludwig Wittgenstein, Remarques sur *Le Rameau d'or* de Frazer).

De génie, mot aussi lourdement connoté qu'adoration, Jacques Derrida, a autrefois souligné : « Ce nom, "génie", on le sait trop, il gêne. Certes. Depuis longtemps. On a souvent raison d'y suspecter une abdication obscurantiste devant les gènes, justement, une concession à la génétique de l'ingenium ou pire, à un innéisme créationniste, en un mot, dans le langage d'un autre temps, la complicité douteuse de quelque naturalisme biologisant et d'une théologie de l'inspiration extatique. D'une inspiration irresponsable et docile, jusqu'à l'ivresse, d'une écriture dictée. Les muses ne sont jamais loin. À accorder la moindre légitimité au mot "génie", on signerait une démission de tous les savoirs, des explications, des interprétations, des lectures, des déchiffrements - en particulier dans ce qu'on appelle vite l'esthétique des arts et des lettres, supposée plus propice à la création. [...] On y avouerait une adoration muette devant l'ineffable de ce qui, dans la valeur courante du mot "génie", associe souvent le don à la naissance, le secret au sacrifice. »

Voici abordée indirectement la problématique de *L'Adoration*, le génie et le Génie de Rimbaud en donnant le ton.

Pour l'auteur de *Vérité de la démocratie*, de *La Communauté désœuvrée*, sans doute s'agit-il de faire sonner à nouveau la promesse d'un mot, dont s'est dévoyé le sens, plus exactement dont le sens s'est figé en « sens du sens », alors qu'il ne saurait ouvrir que sur un sens qui ne sera jamais donné, c'est-à-dire en fait au travail de penser, qui inclut littérature : « C'est aussi pourquoi notre monde est celui de la littérature : ce que ce terme désigne d'une manière dangereusement insuffisante, décorative et oisive, n'est pas autre chose que le frayage des voix de l'« avec ». Là où ce que nous nommons le mythe donnait voix à l'origine, la littérature capte les voix innombrables de notre partage. Nous partageons le retrait de

l'origine et la littérature parle à partir de l'interruption du mythe et en quelque sorte en elle : c'est dans cette interruption qu'elle fait que nous faisons du sens. Ce sens est de fiction : c'est-à-dire qu'il n'est ni mythique ni scientifique, mais il se donne dans la création, dans le façonnement (fingo, fictum) des formes elles-mêmes mobiles, plastiques, ductiles, selon lesquelles l'« avec » se configure indéfiniment. »

C'est avec la littérature encore que Jean-Luc Nancy clôt la lettre à Hugo Santiago qu'il reproduit sous l'intitulé *Le lointain : la mort*, avec ces mots : « Après tout, n'est-ce pas ainsi que nous lisons la littérature et qu'elle se donne à lire ? Nous croyons au récit que nous savons irréel et non croyable. Ainsi nous répondons à l'invitation de la fiction, qui nous propose de fictionner, de façonner, de figurer (c'est le même concept) l'infigurable vérité. Mais dans la fiction, la vérité n'est pas figurée comme par une allégorie impudente : elle est figurée en ce qu'elle est infigurable. L'infini reçoit finition, il s'ouvre dans le fini. »

La citation de Rimbaud précède un appendice : *Freud - pour ainsi dire*. Ce texte publié naguère dans la revue *Poésie*, est en fait la préface à la traduction des Œuvres complètes de Freud au Japon. Ginette Michaud, situant l'*Appendice* qu'elle donne à « 58 indices sur le corps et Extension de l'âme », s'interroge sur « la pertinence certes fragile mais néanmoins tendue de ce supplément, habituellement placé à la fin du livre (ajouts, notes, documents annexes etc.), qui entretient avec lui un curieux rapport de dépendance tout en étant originairement coupé ».

Le « pour ainsi dire » (« sozusagen ») a pour provenance : la doctrine des pulsions est pour ainsi dire notre mythologie. Les pulsions sont des êtres mythiques, grandioses dans leur indétermination.

La formulation qui suit est en parfaite consonance avec l'énergie du livre qui s'emploie à donner à libérer l'être parlant de la clôture des représentations qui l'enferment ou l'entravent : ce que signifie le *Trieb* - ou la complexion des *Triebe* -, c'est le mouvement venu d'ailleurs, du non-individué, de l'archaïque enfoui et répandu, proliférant et confus de notre provenance, - la nature, le monde, l'humanité derrière nous et, derrière elle encore, cela qui la rend possible, l'émergence du signe et du geste, l'appel des uns aux autres et de tous aux éléments, aux forces, au

possible et à l'impossible, le sens de l'infini devant, derrière et au milieu de nous, le désir d'y répondre et de s'y exposer. C'est de ce mouvement, de cet élan, de cette poussée que nous provenons, c'est en elle et c'est en tant qu'elle, en dernière analyse, que nous *poussons*, comme on le dit en français d'une plante : que nous nous levons et devenons ce que nous pouvons être.

C'est donc aussi un livre sur l'amour, avec la place qu'y tient le langage, donc la littérature (pas de hasard à ce qu'apparaissent les noms de Coetzee, Rimbaud, Pasolini, Faulkner et combien d'autres) et la philosophie (Wittgenstein, Derrida, Kierkegaard, Levinas). Le lisant, j'ai songé à « *Nous nous aimons* » de Frédéric Boyer, avec ses inserts philosophiques, et sa méditation sur le langage, et côté psychanalyse au récent *L'amour Lacan* de Jean Allouch et son fameux « l'amour qu'on obtient comme ne l'obtenant pas ».

Quant à la dimension athéologique du livre, si elle comporte dans sa dimension déconstructrice -comme dans *La Déclosion* - des lectures patiemment critiques de l'histoire des religions et plus spécialement du christianisme, elle s'exprime tout particulièrement ici : « Il n' y a pas même « athéisme » ; « athée » ne suffit pas ! c'est la position du principe qui doit être évidée. Il ne suffit pas de dire que Dieu s'absente, se retire ou bien est incommensurable. Il s'agit encore moins de placer un autre principe sur son trône -Homme, Raison, Société. Il s'agit de prendre à bras-le-corps ceci : le monde repose sur rien - et c'est là le plus vif de son sens. »

Aussi *l'adresse* que comporte le mot adoration, qui ne se range ni sous le concept, ni sous le culte, et qui peut se signaler par la poésie et par l'art, mais pas exclusivement, est une manière, une « allure de l'esprit » à même de redonner au mot « spirituel » un sens autre que « sec ou frelaté ».

« Qu'est-ce qu'adorer ? »

Jean Lacoste, « La Quinzaine littéraire »

n° 1016 du 1^{er} au 15 juin 2010

La notion d'adoration est au cœur de ce livre de Jean-Luc Nancy, qui se présente comme une « déconstruction du christianisme », dans le droit fil d'un précédent ouvrage (*Déconstruction du christianisme*, I) de 2005, intitulé *La Déclosion*. Déconstruire le christianisme en s'appuyant sur l'adoration peut paraître une entreprise aussi étrange que celle de l'ange Arcade : s'agit-il de poursuivre l'œuvre voltairienne, de continuer le combat de la libre pensée contre les Églises, ou celui de Nietzsche contre saint Paul, ou, à l'inverse, plus subtilement, de s'approprier des contenus religieux en les laïcisant, comme récemment Habermas, voire, à la manière de certains phénoménologues contemporains, comme Jean-Louis Chrétien, de discrètement reconstruire une théologie ?

Rien de tout cela. Les premières pages, denses et magnifiques, de Jean-Luc Nancy disent tout : entre la naissance et la mort d'un individu, « un infini s'accomplit », quelque chose d'irréductible et de singulier s'ouvre, un *monde*, par nature fini, mais unifié, qui vit de « l'être en commun » du langage, et qui renvoie de ce fait même à un incommensurable, à un non-monde, à un au-dehors dont il est, par définition, impossible de rien dire. L'esprit naissant qui s'éveille à ce monde ouvert devant lui, d'une absolue singularité, et qui lui semble toujours déjà là, cherche un sens qui sans cesse lui échappe ; « rien ni personne ne répond à notre parole » et cela fonde notre humanité, et l'égalité des hommes entre eux. Nous restons tous sans réponse. Et l'adoration, telle qu'elle conçoit Jean-Luc Nancy, est cette attention au « bougé' du sens ». C'est le contraire de l'idolâtrie, qui vénère en l'idole une source de puissance et de sens. ;

Mais l'adoration dont parle Jean-Luc Nancy se comprend surtout par son opposé, l'addiction. L'addiction, qui est la marque des sociétés contemporaines, veut faire croire à l'être humain qu'il trouvera enfin le sens qu'il cherche dans une présence tangible : une idole, une valeur, une chose; fût-ce une substance promettant des paradis

artificiels, ou cet objet immatériel et si puissant qu'est l'argent Jean-Luc Nancy en vient à opposer celui qu'il appelle « l'adorant » à l'adorateur ordinaire. L'adorant se tiendrait « dans l'adresse » qu'il reçoit et qui n'est autre que l'adresse que lui envoie le langage lui-même.

Jean-Luc Nancy mesure ce qu'il peut y avoir d'intempestif et d'équivoque dans sa référence à l'adoration. Le mérite (et la difficulté) de sa démarche de déconstruction tient sans doute au fait qu'elle concentre en quelques pages des réflexions menées au cours d'un long compagnonnage intellectuel avec Jacques Derrida. La critique de la religion constituée - quelle qu'elle soit -, avec ses dogmes et ses mythes pétrifiés, est considérée comme acquise (ce qu'elle n'était pas à l'époque des discussions de Freud et de Romain Rolland sur le « sentiment océanique » et il convient maintenant moins de détruire qui est déjà en ruine, que de conserver et de relever ce qui, dans le fait religieux, fait sens. Et, en particulier, selon la belle expression que Jean-Luc Nancy emprunte à l'évangile de saint Matthieu, il importe de ne pas laisser s'affadir le sel de la terre, ce qui donne saveur et valeur à l'existence dans · ce monde-ci, à ce monde-ci, dans son ouverture.

La « décloison » de la raison est présentée comme « le reste du christianisme déconstruit », le résidu de la religion quand elle est dépouillée de ses observances et de ses croyances. La raison ainsi « déclose », et pour ainsi dire instruite par la religion, s'est déprise de la volonté de « rendre raison » de tout. Elle accepte le fortuit, l'éphémère, le contingent, l'inexplicable et l'injustifiable. Et elle recueille de religion (chrétienne) l'idée indépassable de la valeur unique de chaque monde individuel.

Le choix du terme « adoration » est évidemment lourd d'ambiguïtés, que Jean-Luc Nancy n'esquive pas. Bien au contraire, il joue sur la corde raide, en funambule nietzschéen, avec les langages de la théologie et du spiritualisme, tout en les récusant clairement. Il s'agit de pousser jusqu'à ses ultimes conséquences la « destruction » rationaliste de cette « illusion » sur l'avenir de laquelle Freud s'interrogeait, en affirmant désormais son ignorance. Cette ignorance est alors bien plus qu'une « docte ignorance » qui, en quelque sorte, réserverait son opinion, bien plus qu'un agnosticisme, ou qu'un scepticisme à la Anatole France, c'est une ignorance qui se veut radicale, ou, si l'on veut, inversement, qui affirme « la vérité simple et nue » qu'il n'y a rien « à la place de Dieu ». L'adoration devient une pulsion purement immanente, « la joie de se

reconnaître existant au monde », de vivre sans arrière-monde, sans un autre monde qui serait un ailleurs de récompenses ou de châtements.

Qu'est-ce alors qu'adorer ? Saluer, saluer par son nom chacun des étants de ce monde, les nommer (les baptiser ?), les chanter. Plus que l'adoration, on aurait préféré le terme plus neutre d'admiration (avec son sens fort d'étonnement devant ce qui apparaît), voire cet « émerveillement » auquel le poète et critique anglais Michaël Edwards a consacré un si beau livre (*De l'émerveillement*, Fayard, 2008). Car, en fait, n'est-ce pas l'écrivain, le poète, qui, plus que le théologien, est en mesure de dire son « adoration » du monde ? Ce à quoi tend la « déconstruction » du christianisme est donc le salut du monde, une salutation adressée au monde tel qu'il est, ouvert, infini, contingent, sans « salvation » morale ni sauvetage religieux ; ce « salut » vient du langage et passe par lui, il peut être babil, bredouillement, chant, célébration, invocation, prière, appel et même adjuration. Mais il n'est toujours qu'une modalité du rapport des hommes entre eux. La place de Dieu est vide, et, comme dit Jean-Luc Nancy dans une formule péremptoire, « telle est [...] notre responsabilité : garder la place [de Dieu] vide [...], faire en sorte qu'il n'y ait plus de place pour une instance ou pour une question de la "raison rendue", du fondement, de l'origine et de la fin ».

« Juste l'adoration »

Élodie Maurot, « La Croix »

3 juin 2010

C'est une pensée pour temps d'éboulement, pour temps d'errance et de perplexité. Une pensée pour vivre aussi, malgré tout, après la chute des dieux, la fin des idéologies, le déclin des eschatologies sacrées et profanes. Avec *L'Adoration*, le philosophe Jean-Luc Nancy poursuit une ample réflexion sur le moment présent de la pensée, partant « *du point où le vieil humanisme européen s'interroge sur lui-même. Notre temps est celui d'une dépropriation. L'homme s'y trouve dépris de lui-même. N'étant plus confié ni aux dieux, ni à la science, il ne trouve pas en lui sa confiance.* » Avec une belle écriture souple et ample, le philosophe offre un peu d'oxygène à nos

temps opprésés, pour reprendre souffle, comme. on y aspire après. une course un peu folle.

Le point de départ est un point de non-retour. Nous savons désormais que notre monde est un monde fortuit, fugace, éphémère. *« Rien à quoi se fixer, se tenir, rien où inscrire une profession de foi, ni une assurance fondée. »* Nous sommes après Nietzsche : *« Pas d'autre monde, pas d'outre-monde, ni d'arrière-monde. »* Notre horizon est ce monde-ci. Faut-il en désespérer ? Tenter un retour vers la religion ? S'efforcer de construire du permanent, du consistant, fût-il athée ? Jean-Luc Nancy répond par la négative. C'est en s'en tenant au réel, à « ce » monde, que l'homme peut y entendre la palpitation de la vie. Là, une *« transcendance dans l'immanence »* peut être pensée, le philosophe la nomme d'un mot : *« adoration »*. *« Ce qui est à penser n'est pas autre chose que ceci : comment le fortuit de l'existence ouvre sur une adoration. Non pas une adoration d'elle-même, comme si le fortuit, l'accident, l'occasion méritaient d'être érigés en gloire adverse des anciennes nécessités, divinités; raisons et destinations. Mais une adoration de ce qui ne s'érige sur aucun autel ni trône, qui ne se drape. dans aucune gloire, et dont l'érection tout au plus, si elle a lieu, est aussi bien prosternation, déposition et abandon. »*

L'adoration n'est pas adoration de Dieu, ni de quelqu'un, ni de quelque chose. Elle est pur mouvement, impulsion, visée sans objet. *« L'adoration s'adresse à elle. L'adoration consiste à se tenir au rien – ni raison ni origine - de l'ouverture. Elle est cette tenue même. »* Elle n'a rien d'une humiliation, tout d'une humilité.

On le sait, on l'entend sous sa plume, Jean-Luc Nancy a longtemps été proche du christianisme. Sa connaissance intime du mystère chrétien était une pensée de la *« fin de la religion »* qui ne lui fait pas offense. Le philosophe n'est pas de ceux qui prêchent un dépassement du christianisme qui laisserait toutes choses à l'identique par ailleurs. Nietzsche, justement cité, avait déjà prévenu : *« La destruction d'une illusion ne donne pas encore une Vérité, mais seulement un peu d'ignorance. »* Cet ignorance frappe aussi la raison. C'est pourquoi l'enjeu du temps n'est pas de remplacer le christianisme par l'athéisme, mais de *« garder la place vide »*, de maintenir le monde ouvert, déplié, déployé. Telle serait notre meilleure part. *« Un monde ouvert est un monde sans mythes et sans idoles, un monde sans religion, s'il faut entendre par ce mot l'observance de conduites et de représentations qui répondent à une demande d'assurance, de destination, d'accomplissement. »* En ce sens, Jean-Luc Nancy tient fermement que *« les temps n'appellent pas de retour à Dieu, ni à la religion. »*

Il reconnaît pourtant aussi que le christianisme n'est pas que « religion », il est aussi « foi », « confiance ». Il a porté en son sein la déconstruction de la religion, cette « adoration », cette « mise en rapport » qui est désormais notre seule destinée. C'est sous angle que le philosophe s'intéresse à la Trinité, à l'incarnation, à la résurrection ou encore : à la révélation. « *La révélation n'est pas une doctrine ; ce qui est révélé n'a rien d'un contenu de principes et d'articles de foi et la révélation ne dévoile rien de caché* », peut-il ainsi écrire, ajoutant plus loin que « *la révélation du mystère chrétien n'est pas le dévoilement de quelque secret : elle révèle au contraire ce qui, de soi, se révèle et ne fait rien d'autre que se révéler* ».

De là, l'irréductible ambivalence du mot « Dieu ». Il est un signe que « *nous pouvons effacer (...) s'il devient opérateur de domination, d'emprise, voire d'asservissement : il devient alors en effet contradictoire, puisqu'il annule le passage, il nous annule comme passants, il veut nous fixer à demeure devant des autels, des temples, des livres.* » Mais « Dieu » pourrait, peut-être et malgré tout, quelque chose de cette « ouverture » qui maintient la vie. Il faudrait alors « *que Dieu ne soit nommé qu'en passant, et comme en passant.* »

Sans doute certaines pages de ce livre seront-elles inconfortables, inquiétantes pour certains croyants ; d'autres seront sensibles à l'effort de pensée de Jean-Luc Nancy, à distance, mais aussi en voisinage du christianisme. Quelles que soient les premières impressions, il faudrait laisser à ce texte exigeant la chance de résonner, sans chercher ni à le rejeter, ni à se l'approprier trop vite. Peut-être, en ces temps de grandes interrogations, mérite-t-il plus qu'un autre de nous rester un moment étranger pour que, dans la suspension d'une interrogation – nous est-il proche ou lointain ? –, la chance d'une ouverture, d'une « *déclosion* » puisse se vivre.